

Père et Nom(s)-du-Père (1^{re} partie) *

Il est manifeste et remarquable que le questionnement de Freud quant au père a émergé dans sa correspondance avec Fliess, et qu'il porte, quelquefois de façon intime, sur le rapport subjectif du fils à son père. Le père freudien gardera cette marque de naissance, l'analyse originelle de Freud, et ne doit rien à une réflexion académique. Les prédicats vont se succéder : séducteur, mort, impuissant, idéal, terrible, etc. Par un renversement, Lacan va reprendre la question du père à partir de son nom, puis de ses noms. Parallèlement, il propose une matrice possible de la structure qui rende intelligible la conséquence, chez l'humain, de son être langagier, au moyen de la tripartition : père réel, père symbolique, père imaginaire. Cette formulation, à elle seule, attire l'attention sur le fait que la fonction paternelle relève du nommé/nommant. Enfin, dans un de ses derniers séminaires, sur Joyce, il s'interrogera sur ce qui pourrait suppléer à cette fonction quand elle est suspendue : le sinthome.

Si ni les élèves contemporains de Freud, ni les postfreudiens n'ont sensiblement remis en cause ce que Freud dit du père et ont plutôt (M. Klein, D. Winnicott) développé une contribution concernant la mère, les élèves de Lacan, en revanche, n'ont pas la même lecture du legs lacanien sur le père et ses noms. On notera au moins une bipolarisation entre ceux qui insistent sur le caractère transcendant et irremplaçable de la fonction paternelle et ceux qui considèrent que l'élaboration de la catégorie de sinthome minimise et relativise la portée de cette fonction.

(Rédigé par Pierre Bruno.)

LE PÈRE CHEZ FREUD

Comme il l'écrit à Fliess dans la lettre du 20 août 1893, Freud est tout occupé dans ces années-là à démontrer l'étiologie sexuelle des névroses : « Pour le reste, l'étiologie des névroses me poursuit comme la chanson de Malbrough poursuit le voyageur britannique dans le monde entier ¹. » C'est à travers cette quête de la résolution

* Après « Phallus et fonction phallique » (cf. *Psychanalyse*, n° 8, 10, 11). Le collectif est constitué de Sophie Auillé, Catherine Bruno, Pierre Bruno et Sabine Callegari.

1. S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Paris, PUF, 2006, p. 77.

de l'énigme de l'hystérie et de la névrose de contrainte – « je suis presque sûr d'avoir trouvé, avec les formules de l'effroi sexuel et du plaisir sexuel infantiles, la solution de l'énigme [...] ² » – que Freud rencontre, si l'on peut dire, la figure du père.

Le père séducteur

Dans ces années, au travers en particulier de la correspondance avec Fliess, le père apparaît comme le principal pourvoyeur de névrose. Dans les premiers textes théoriques sur l'étiologie sexuelle des névroses ou encore dans les *Études sur l'hystérie*, Freud se montre encore relativement modéré, évoquant avec une certaine retenue l'« adulte » séducteur : ainsi, lorsqu'il relate le cas de Katharina, le séducteur est désigné comme étant l'oncle, alors que nous savons aujourd'hui qu'il s'agissait du père même de la jeune fille.

Mais dans ses lettres à Fliess, Freud se déchaîne, traquant pour ainsi dire « l'étiologie paternelle ³ ». Tous les pères sont des pervers, voire, reprenant là une dénomination de Krafft-Ebing, des « piqueurs de filles ⁴ » : « Il m'apparaît que l'hystérie s'affirme de plus en plus comme la conséquence de la *perversion* du séducteur, l'hérédité *de plus en plus* comme une séduction par le père ⁵. » Et Freud inclut son propre père dans cette catégorie : « Malheureusement mon propre père a été l'un de ces pervers et a été responsable de l'hystérie de mon frère et de celle de quelques-unes de mes plus jeunes sœurs. La fréquence de cette relation me donne souvent à penser ⁶. » Dans la lettre du 31 mai 1897, à propos d'un rêve qu'il a fait, il confie à Fliess : « Le rêve montre bien sûr mon souhait accompli, celui de prendre sur le fait un pater en tant qu'il est le générateur de la névrose, et il met fin aux doutes très vifs que je continue d'avoir ⁷. »

Au fil de la correspondance avec Fliess, le père apparaît donc comme la principale source de la névrose, et ce qui caractérise cette figure du père, telle que Freud l'énonce dans ces années-là, c'est qu'elle concerne ce que l'on peut appeler le père de la réalité, le père dans la réalité.

Ce n'est qu'en septembre 1897, dans la très fameuse lettre où il annonce à Fliess ne plus croire à ses *neurotica*, que Freud fait en quelque sorte machine arrière : « Je vais donc commencer historiquement et te dire d'où sont venus les motifs de mon incroyance. [...] la surprise de voir que dans l'ensemble des cas il fallait incriminer le

2. *Ibid.*, p. 186.

3. *Ibid.*, p. 301.

4. *Ibid.*, p. 367.

5. *Ibid.*, p. 270.

6. *Ibid.*, p. 294.

7. *Ibid.*, p. 316.

père comme pervers, sans exclure le mien, le constat de la fréquence inattendue de l'hystérie, où chaque fois cette même condition se trouve maintenue, alors qu'une telle extension de la perversion vis-à-vis des enfants est quand même peu vraisemblable⁸. »

C'est ainsi, avec le renoncement en la croyance à ses *neurotica*, que Freud va commencer à pouvoir donner une autre consistance à la figure du père et va trouver, ce faisant, la solution de l'Œdipe et la fonction du fantasme : « Chez moi aussi j'ai trouvé le sentiment amoureux pour la mère et la jalousie envers le père, et je les considère maintenant comme un événement général de la prime enfance [...]. S'il en est ainsi, on comprend la force saisissante d'Œdipe Roi [...]. Chaque auditeur a été un jour en germe et en fantaisie cet Œdipe [...] »⁹. »

Fonction symbolique du père

Dans *L'interprétation du rêve*, qui paraît en 1900, le père commence ainsi à revêtir une fonction beaucoup plus symbolique : « Cela se passe – exprimé grossièrement – comme si une prédilection sexuelle se manifestait précocement, comme si le garçon voyait dans le père, et la petite fille dans la mère, ce rival en amour, dont l'élimination ne peut que tourner à son avantage¹⁰. » Ou encore : « D'après mes expériences déjà nombreuses, les parents jouent dans la vie d'âme enfantine de tous ceux qui seront plus tard des psychonévrosés le rôle principal et l'état amoureux envers l'une des parties du couple parental, la haine envers l'autre partie, appartiennent au stock immuable du matériel de motions psychiques formé en ce temps-là et tellement significatif pour la symptomatique de la névrose ultérieure¹¹. »

Au travers des « pères de rêve », notamment des rêves du « père mort », se dégage peu à peu la fonction symbolique, organisatrice, de la figure du père. Freud, convoquant, outre la tragédie d'*Œdipe Roi*, celle d'*Hamlet* de Shakespeare, élabore le schéma œdipien tel que la vie psychique des névrosés le révèle. « Dans "Œdipe", la fantaisie de souhait sous-jacente de l'enfant est amenée à la lumière et réalisée comme dans le rêve ; dans "Hamlet" elle demeure refoulée, et nous n'apprenons son existence – tout comme ce qui se passe dans une névrose – que par les effets d'inhibition émanant d'elle¹². »

Pour ne développer ici qu'un seul exemple parmi les nombreux rêves de « père mort », dans le chapitre sur le travail du rêve, Freud évoque ces rêves apparemment absurdes où des parents morts réapparaissent comme s'ils étaient vivants, citant le cas

8. *Ibid.*, p. 334.

9. *Ibid.*, p. 344.

10. S. Freud, *L'interprétation du rêve, Œuvres complètes*, vol. IV, 1899-1900, Paris, PUF, 2003, p. 296.

11. *Ibid.*, p. 301.

12. *Ibid.*, p. 305.

d'un homme « qui avait soigné son père lors de sa maladie et avait gravement souffert de sa mort [et qui] fait, quelque temps après, le rêve insensé suivant : *Son père était à nouveau en vie et parlait avec lui comme autrefois, mais (ce qui était remarquable) il était pourtant mort et ne le savait pas* ¹³ ». Et Freud précise alors : « On comprend ce rêve si après “il était pourtant mort”, on ajoute : par suite du souhait du rêveur et si après “il ne le savait pas” on complète : que le rêveur avait ce souhait ¹⁴. » Comme Freud le montre dans son analyse, si le souhait de la mort du père au moment de sa maladie est empreint de pitié devant les souffrances qu'il endure, il devient un reproche inconscient en raison des motions infantiles inconscientes refoulées qu'il vient faire resurgir.

En 1905, dans *Trois essais sur la théorie du sexuel*, il caractérise un peu plus cette fonction de l'Œdipe : « Chez tout être humain, dans ces fantasmes, entrent à nouveau en scène les penchants infantiles maintenant renforcés par la vigueur somatique et, parmi eux, avec une fréquence régulière et en première place, la sollicitation sexuelle de l'enfant, différenciée déjà le plus souvent par l'attraction du sexe, vers les parents, du fils vers la mère et de la fille vers le père ¹⁵. »

C'est à l'aune de cette configuration œdipienne ainsi élaborée que Freud construit et rédige le cas Dora, quitte, comme il l'écrira lui-même dans une note de 1923, à rater le vif de l'affaire. Comme on le sait, il ne prendra en effet qu'après coup la mesure de l'amour homosexuel de Dora pour M^{me} K... : « Avant que je reconnusse l'importance des tendances homosexuelles chez les névrosés, j'échouais souvent dans des traitements ou bien je tombais dans un désarroi complet ¹⁶. » Interprétant donc selon la plus stricte logique œdipienne les divers symptômes de Dora et le ballet du quatuor « Dora, son père, M. K..., M^{me} K... », il revient sur ce qu'il a déjà avancé dans *L'interprétation des rêves* : « J'ai appris à considérer de pareilles relations amoureuses inconscientes entre père et fille, mère et fils, comme la reviviscence de germes sensitifs infantiles. [...] J'ai exposé ailleurs avec quelle précocité se manifestait l'attraction sexuelle entre parents et enfants, et j'ai montré que le mythe d'Œdipe devait sans doute être compris comme une adaptation poétique de ce qui est typique dans ces relations ¹⁷. »

Néanmoins, à ce moment de son élaboration, Freud est encore dans une attitude que l'on pourrait qualifier d'ambivalente quant au statut de la figure paternelle : si le père de Dora est présenté comme un homme à la personnalité et à l'intelligence

13. *Ibid.*, p. 478.

14. *Ibid.*

15. S. Freud, *Œuvres complètes*, t. VI, 1901-1905, Paris, PUF, 2006, p. 165. La traduction utilisée ici est inédite.

16. S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1935, note de 1923.

17. *Ibid.*, p. 40.

certaines, au talent peu commun, faisant preuve d'une grande finesse face aux symptômes de sa fille, etc., il apparaît en même temps comme un père dont la vie fut autrefois « dévergondée », un père impuissant, qui au fond n'hésite pas à « livrer » sa fille à M. K... en échange de la complaisance de ce dernier vis-à-vis de la relation qu'il entretient avec sa femme. On le constate ici, si c'est bien à partir du complexe d'Édipe que s'organise le désir inconscient de Dora, on n'est pas si loin des pères évoqués dans les *Lettres à Fliess* : Freud n'a pas encore complètement renoncé à traquer « l'étiologie paternelle ».

(Rédigé par Sophie Auillé.)

Un père menteur

C'est la question de la relation affective du fils avec le père qui prend le devant de la scène à partir de 1908. La haine envers le père y est d'abord analysée comme étant issue de l'amour déçu de l'enfant pour son père. Si Freud considère que cette haine se mue par la suite en composante sadique¹⁸, nous savons depuis qu'il renoncera à cette explication, faisant d'Éros et de Thanatos deux pulsions distinctes. L'autre source du ressentiment de l'enfant envers son père se trouve dans le fait que ce dernier vient troubler l'enfant dans sa sexualité¹⁹.

Freud note que, s'il existe une influence du sexe sur l'intensité de ce sentiment hostile envers le père, il s'avère plus important chez le fils que chez la fille et à la source chez lui d'une plus grande tendance à vouloir se libérer de lui²⁰. Mais ce qui l'intéresse le plus à ce moment est de déplier les causes de ce si vif ressentiment chez l'enfant. Il nous dit que c'est au moment où l'enfant saisit que le père (contrairement à la mère) est toujours incertain que va prendre corps pour le névrosé ce que Freud a appelé son roman familial : en faisant prendre, dans son fantasme, un amant à sa mère, l'enfant parvient à supprimer ce père de la réalité et à le remplacer par un père idéal, marquant la nostalgie qu'a l'enfant du temps où son père lui était apparu comme le plus fort et le plus remarquable des hommes²¹. Parallèlement, comme de fait, le père est quand même pour quelque chose dans sa naissance, *puisqu'il le nomme comme étant son enfant* ; cette idée de la nature incertaine du père doit être alors refoulée, refoulement renforcé par l'élaboration de théories sexuelles infantiles²². Mais les investigations de l'enfant concernant son origine et ses théories

18. « Séance du 10 avril 1907 », dans *Les premiers psychanalystes, Minutes de la société psychanalytique de Vienne*, t. I, 1906-1908, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1976, p. 184.

19. « Séance du 6 novembre 1907 », dans *Les premiers psychanalystes...*, t. I, *op. cit.*, p. 252.

20. S. Freud, « Le roman familial des névrosés » (1908), dans *Œuvres complètes*, t. VIII, 1906-1908, Paris, PUF, p. 254.

21. *Ibid.*, p. 256. « Séance du 25 novembre 1908 », *Les premiers psychanalystes...*, t. II, 1908-1910, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1976, p. 74.

22. S. Freud, « Les théories sexuelles infantiles » (1908), dans *Œuvres complètes*, t. VIII, *op. cit.*, p. 235.

explicatives ne conviennent pas aux parents, qui lui proposent une tout autre version, plus culturelle. Bien sûr, les enfants refusent de croire à ces théories sexuelles parentales, ils y repèrent le premier mensonge des adultes et n'en sont absolument pas dupes : de là naît le premier conflit psychique du petit homme, qui se joue entre d'une part la théorie sexuelle qu'il s'est élaborée lui-même et d'autre part la théorie sexuelle proposée par l'adulte. L'enfant, pour ne pas déplaire à ses parents, refoulera la fantaisie sexuelle qu'il a construite²³. Cette incrédulité de l'enfant est tout à fait bien illustrée dans une vignette clinique d'un article de Freud intitulé « Les théories sexuelles infantiles²⁴ ». Il s'agit du petit Hans auquel ses parents ont proposé la fable de la cigogne. Freud note que « la transformation de la mère par la grossesse n'échappe pas au regard perçant de l'enfant²⁵ ». C'est donc à la suite, dans son article, qu'il affirme que *c'est ce premier conflit psychique, dont la source est le mensonge de l'adulte, qui marque la constitution du complexe nucléaire de la névrose*. L'enfant devra ainsi refouler ses premières théories sexuelles infantiles mais aussi ce qui leur est attaché : son premier acte héroïque, à savoir la première rébellion contre le mensonge du père. Car si Freud définit dans ses articles le mensonge comme émanant « des parents », il est beaucoup plus précis dans ses interventions aux *Minutes* et dans les lettres qu'il adresse à ses collègues analystes : *c'est le père qui cache à l'enfant les faits touchant à sa naissance, et c'est pour cela que c'est contre son père que l'enfant se rebelle pour la première fois*.

Pour étoffer sa démonstration, Freud s'appuie sur le travail d'Otto Rank intitulé *Le mythe de la naissance du héros*²⁶. Il nous dit que, contrairement au rêve, le mythe, comme le fantasme, est de nature paranoïde : il décompose là où le rêve condense, et la notion de double y est ainsi très présente²⁷. Le fantasme de sauvetage du roi doit donc être lu comme étant le sauvetage du bon père. L'enfant s'approprie les qualités du héros, du sauveur, en s'y identifiant d'autant plus facilement qu'il lui a attribué justement les défauts que lui reprochait son propre père : « Finalement, le véritable héros est le moi au temps où il fut lui-même un héros lors de son premier acte de rébellion contre son père²⁸. » Cette révolte se justifie par le fait que la connaissance des processus sexuels de la naissance a été refusée à l'enfant par le père²⁹. Quand l'enfant comprend qu'il doit sa vie à ses parents, il désire devenir un grand homme pour pouvoir payer sa dette. Il forme alors ce fantasme de sauver ses parents d'un danger menaçant leur vie³⁰. Quand ce fantasme s'applique au père, c'est le sens

23. *Ibid.*, p. 231.

24. *Ibid.*

25. *Ibid.*, p. 232.

26. Otto Rank, *Le mythe de la naissance du héros* (1908), Paris, Payot, coll. « Sciences de l'homme », 1983.

27. « Séance du 14 octobre 1908 », dans *Les premiers psychanalystes...*, t. II, *op. cit.*, p. 17.

28. « Séance du 25 novembre 1908 », dans *Les premiers psychanalystes...*, t. II, *op. cit.*, p. 74.

29. *Ibid.*

30. « Séance du 19 mai 1909 », dans *Les premiers psychanalystes...*, t. II, *op. cit.*, p. 238-239.

du défi qui y prédomine. Reste quelques cas où l'inclinaison tendre pour le père l'emporte sur le défi, et alors s'exprime le désir d'avoir le père comme fils ou encore d'avoir un fils comme son père³¹. Cette attitude de défi du fils à l'égard du père se retrouvera dans la cure comme principale résistance au traitement analytique³². Freud reprendra plus tard ce thème de la rébellion du fils contre le père comme central dans son grand texte consacré à l'élaboration de la fonction paternelle, *Totem et tabou*. Ces mythes à thème héroïque sont composés de données opposées, qui sont d'une part la reconnaissance et la tendresse envers les parents, d'autre part la rébellion contre le père. Mais, « là, souligne Freud, le conflit avec le père a son origine non dans la rivalité sexuelle avec la mère, mais dans la dissimulation, par le père, des faits concernant les processus sexuels liés à la naissance³³ ». Pour lui, *la constitution du complexe nucléaire de la névrose relève donc dans ces années 1908-1909 de « deux grandes sources que sont la peur du père et l'incrédulité envers les adultes³⁴ »*.

Quatre pères

Dans « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci », Freud nous fait découvrir que cette question sur l'origine des enfants n'a pas épargné Léonard de Vinci³⁵ et qu'elle vient jusqu'à déterminer chez lui une passion particulière, une quête de savoir qui a fait de lui un des plus grands chercheurs de son temps, et ce au détriment de son art. Freud note que l'absence de figure paternelle durant les premières années de Léonard a eu des conséquences en matière de choix de l'objet d'amour. La participation du père dans le développement psychosexuel de Léonard se lit en négatif. C'est son absence durant ses premières années de vie qui l'a structuré. Cette enfance a été ainsi marquée par un lien érotique très intense à la mère qui a privé Léonard d'une part de sa virilité. Freud insiste, ici, sur le fait clinique que c'est la présence d'un père fort qui assure au fils un choix d'objet d'amour féminin. Mais la présence ultérieure du père et la proximité d'une belle-mère aimée lui permirent d'occuper une place de rival auprès de ce père. Reste qu'à l'adolescence le choix homosexuel s'imposa. Et son identification au père n'eut plus d'importance pour sa vie sexuelle. Elle se poursuivit cependant dans d'autres domaines³⁶, mais eut des répercussions désastreuses dans sa

31. S. Freud, « D'un type particulier de choix d'objet chez l'homme » (1910), dans *Œuvres complètes*, t. X, 1909-1910, Paris, PUF, 1993, p. 200.

32. S. Freud, « Analyse de la phobie d'un garçon de 5 ans » (1908), dans *Œuvres complètes*, t. IX, 1908-1909, Paris, PUF, 1998, p. 109, note 1.

S. Freud, « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique » (1910), dans *Œuvres complètes*, t. X, *op. cit.*, p. 66-67.

33. « Séance du 25 novembre 1908 », *Les premiers psychanalystes...*, t. II, *op. cit.*, p. 74.

34. S. Freud et C. G. Jung, « Lettre du 25 janvier 1909 », dans *Correspondance, 1906-1914*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1992, p. 278.

35. S. Freud, « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci » (1910), dans *Œuvres complètes*, t. X, *op. cit.*, p. 116.

36. *Ibid.*, p. 146-147.

vie d'artiste, car, nous dit Freud, s'il créa des œuvres comme son père eut un fils, il ne s'en soucia guère plus que son père ne s'était soucié de lui dans sa prime enfance³⁷. L'autre conséquence d'avoir dû se passer d'un père lors de ses premières années est de lui avoir permis de pouvoir se passer pour le restant de sa vie de l'autorité qu'incarne ce père.

Freud ose alors avancer l'idée que le père dans sa présence réelle est important pour « prévenir l'homosexualité ». Pour un garçon, grandir sans père, c'est ne pas bénéficier d'une identification qui le protégerait de l'homosexualité, c'est ne pas désirer être père soi-même à l'âge adulte³⁸. Mais, dans les *Minutes*³⁹, il ajoute à cette première théorie de l'homosexualité une seconde qui témoigne de sa difficulté à renoncer à sa *neurotica* : les hommes qui choisissent le père comme objet d'amour auraient souvent subi les caresses d'un père séducteur dans leur enfance.

La clinique psychanalytique durant cette période s'articule autour de trois comptes-rendus de cas que sont « Le petit Hans⁴⁰ » (1908), « L'homme aux rats⁴¹ » (1909) et « Le président Schreber⁴² » (1911).

Dans le cas du petit Hans, le père apparaît comme excellent, attentif et à l'écoute de son petit garçon, ce qui, nous dit Freud, « aide à la fixation d'un penchant homosexuel sur le père⁴³ ». Si Freud se montre solidaire du père qui accuse la mère d'être responsable de l'éclosion de la névrose par la trop grande tendresse qu'elle manifeste à l'égard de son fils⁴⁴, il souligne que l'angoisse de Hans est liée au père⁴⁵. En effet, l'amour que Hans a pour son père entre en conflit avec la position de rival qu'a son père auprès de sa mère : « Lors des frasques interdites qu'il exécute en fantaisie, le père est chaque fois présent avec lui, et est enfermé avec lui. Son père, estime-t-il, fait bien aussi avec sa mère cette énigmatique chose interdite, qu'il remplace lui par quelque chose de violent [...] »⁴⁶. Cette angoisse se compose d'une part de la peur du père (hostilité contre le père) et d'autre part de la peur pour le père⁴⁷.

37. *Ibid.*, p. 147.

38. *Ibid.*, p. 125, note 1 ; « Séance du 26 janvier 1910 », *Les premiers psychanalystes...*, t. II, *op. cit.*, p. 402 ; « Séance du 23 février 1910 », *Les premiers psychanalystes...*, t. II, *op. cit.*, p. 423.

39. « Séance du 11 mai 1910 », *Les premiers psychanalystes...*, t. II, *op. cit.*, p. 513.

40. S. Freud, « Analyse de la phobie d'un garçon de 5 ans », *art. cit.*, p. 1-130.

41. S. Freud, « Remarque sur un cas de névrose de contrainte » (1908), dans *Œuvres complètes*, t. IX, *op. cit.*, p. 131-214.

42. S. Freud, « Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit sous forme autobiographique » (1911), dans *Œuvres complètes*, t. X, *op. cit.*, p. 225-304.

43. S. Freud, « Analyse de la phobie d'un garçon de 5 ans », *art. cit.*, p. 17.

44. *Ibid.*, p. 24.

45. *Ibid.*, p. 24.

46. *Ibid.*, p. 35.

47. *Ibid.*, p. 36.

Le petit Hans a transféré sur un animal une partie des sentiments qu'il éprouvait pour le père. Sa haine née de la rivalité avec le père n'a pas pu se développer, car elle a été neutralisée par le sentiment de tendresse et d'admiration qu'il avait toujours éprouvé pour lui. Il en résulta une attitude ambivalente à l'égard du père à laquelle il échappa en déplaçant ses sentiments hostiles (liés à l'envie phallique et à la crainte d'être castré) sur un objet de substitution que fut le cheval. Cela constitua la zoophobie du petit Hans. Freud relève qu'à la fois *dans le complexe d'Œdipe et dans le complexe de castration, le père joue le même rôle, celui de l'adversaire redouté des désirs sexuels infantiles*. Il prend note que « le fait que la mère appartienne au père devient un élément inséparable de l'essence maternelle ⁴⁸ », ce qui explique que la première condition déterminant l'amour chez certains hommes est que justement la femme aimée soit mariée ⁴⁹. Nous avons vu que l'hostilité du petit Hans envers son père s'était trouvée renforcée par un mensonge (la fable de la cigogne) : « Non seulement il l'empêchait d'être dans le lit près de sa mère, mais il le privait aussi du savoir auquel il aspirait ⁵⁰. » Voilà ce qui donna naissance au premier conflit affectif. Mais si le fils a du ressentiment envers son père, il n'échappe pas à Freud que le père lui aussi est pris dans une rivalité envers son propre fils, accueilli à sa naissance par sa femme comme un véritable héros ⁵¹.

Dès lors, Freud est sensible au fait que, si l'enfant en veut particulièrement à ses parents de lui avoir conté des histoires sur l'origine des enfants, il ne veut pas pour autant être éclairé par son père sur ce qu'il en est de la sexualité. Et ce n'est pas tant en raison d'une trop grande proximité affective entre eux qu'il ne veut rien savoir de lui, mais plutôt de l'intuition qu'il a de la nature trompeuse, viciée du père. Reprenons pour illustrer notre propos les paroles d'un analysant de Freud qui suite à un rêve lui dit : « Si j'avais sollicité du père des éclaircissements sexuels [...] il m'aurait trompé comme il trompe ses clients ⁵². »

Avec « L'homme aux rats », Freud déplie cliniquement la position de l'obsessionnel qui vise à sauver le père là où justement il défaille. L'homme aux rats découvre l'existence chez lui d'un vœu de mort adressé au père quand bien même il est la personne qu'il chérit le plus au monde. Freud souligne que c'est justement cet intense sentiment d'amour pour le père qui conditionne le refoulement de la haine : *c'est l'origine sexuelle de la haine pour le père qui la rend indestructible*. Le père avait gêné l'assouvissement des désirs sexuels de son fils et était donc devenu l'objet

48. S. Freud, « D'un type particulier de choix d'objet chez l'homme », art. cit., p. 195.

49. *Ibid.*, p. 192.

50. S. Freud, « Analyse de la phobie d'un garçon de 5 ans », art. cit., p. 117.

51. « Séance du 31 mars 1909 », dans *Les premiers psychanalystes...*, t. II, op. cit., 1976, p. 187.

52. S. Freud, « Suppléments à l'interprétation du rêve » (1911), dans *Œuvres complètes*, t. XI, 1911-1913, Paris, PUF, 1998, p. 8.

privilegié de ses vœux de mort⁵³. Le travail analytique fait découvrir à l'homme aux rats qu'il a commis vers l'âge de 6 ans un méfait et qu'il en a été sévèrement châtié par son père. Cette correction, suivie d'une rébellion de l'enfant ayant consisté en une pluie d'injures dont la violence stupéfia le père, aurait aussi engendré une rancune tenace de l'enfant envers son père, devenue inconsciente par la suite. La fonction donnée au père est bien de venir troubler la vie (sexuelle) de l'enfant⁵⁴. C'est autour de deux types d'identification au père que se construit le cas : identification au père endetté, ce qui constitue le complexe d'argent, et identification au père divisé quant à l'objet d'amour. L'homme aux rats reprend ainsi à son compte la faute paternelle pour justement sauver l'amour pour ce père. Et Freud de conclure : « C'est dans le refoulement de la haine infantile contre son père que nous voyons le processus qui entraîna dans la névrose tous les conflits ultérieurs de sa vie⁵⁵. » *Toute névrose obsessionnelle débute donc avec le désir de mort ayant pour objet le père, et dont le complexe d'Edipe trouve racine dans les théories sexuelles infantiles*⁵⁶.

Dans la paranoïa du président Schreber, le père apparaît comme un père d'autorité, dont la figure se retrouve dans le dieu qui viendra nourrir le délire. Dieu est un père pour lequel s'exprime un mélange « de critique blasphématoire et d'une révolte violente, avec une sujétion pleine de vénération⁵⁷ ». Dans le complexe paternel, « le père apparaît dans ces expériences vécues d'enfant comme le perturbateur de cette satisfaction le plus souvent érotique, recherchée par l'enfant, qui, dans la fantaisie, est souvent remplacée ultérieurement par une satisfaction moins dénuée de gloire. Dans l'issue du délire schrébérien la tendance sexuelle infantile célèbre un triomphe grandiose⁵⁸ » : Dieu exige de lui d'assouvir ses désirs sensuels, au point de donner matière au fantasme de se transformer en la femme de Dieu, reprenant ainsi l'attitude féminine qu'il eut certainement petit garçon envers son père, jusqu'à souhaiter avoir un enfant de lui⁵⁹. Freud pose l'hypothèse qu'un enfant né de son mariage aurait pu permettre à sa tendresse homosexuelle de se satisfaire⁶⁰, suggérant là encore la potentialité séductrice du père envers l'enfant. C'est donc pour se défendre d'un fantasme de désir homosexuel que le paranoïaque a recours à un délire de persécution : aimer un homme en constitue le noyau, et le persécuteur n'est jamais qu'un homme auparavant aimé, dans lequel il est facile de reconnaître les traits du

53. S. Freud, « Remarques sur un cas de névrose de contrainte », art. cit., p. 157-158.

54. *Ibid.*, p. 177-178.

55. « Séance du 4 mai 1910 », dans *Les premiers psychanalystes...*, t. II, *op. cit.*, p. 501-502.

56. *Ibid.*

57. S. Freud, « Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa... », art. cit., p. 273.

58. *Ibid.*, p. 278.

59. *Ibid.*, p. 280-281.

60. *Ibid.*, p. 280.

père⁶¹. « On pourrait avancer comme supposition que la tonalité essentiellement positive du complexe paternel, le rapport, vraisemblablement inaltéré dans la réalité des années ultérieures, à un père excellent, ont rendu possibles la réconciliation avec la fantaisie homosexuelle et par là le déroulement d'une sorte de guérison⁶². » Mais si le père de Schreber a fait des « miracles » en tant que médecin, « c'était avant tout, écrit Freud, un tyran domestique qui hurlait contre son fils et le comprenait aussi peu que le dieu inférieur comprenait notre paranoïaque⁶³ ». Cette tyrannie s'explique d'ailleurs certainement par un détachement prématuré du père de Schreber avec son propre père. Freud note que le processus qui consiste à se détacher du père ne devrait se produire que lorsque le fils est suffisamment fort pour le supporter. Sinon, ce fils devenu père ne peut tenir qu'en étant une caricature de père, autoritaire et tyrannique⁶⁴.

L'*Urvater*⁶⁵

Peu à peu, Freud situe dans le complexe d'Œdipe la racine des sentiments religieux à travers la figure d'autorité que représente le père pour l'enfant⁶⁶. La figure du père est donc de la plus grande importance pour la religion et s'énonce de la façon suivante : « La loi est ce que fait le père, la religion ce qu'a le fils⁶⁷. » Cette thèse sera développée dans *Totem et tabou*⁶⁸. Ainsi, « l'origine homosexuelle de ce qui constitue la plus grande partie de la civilisation est assez évidente puisque nos sentiments sociaux sont aussi de nature homosexuelle⁶⁹ ». Pour Freud, et contrairement à Lacan, c'est la femme qui rend l'homme asocial⁷⁰.

Habité de plus en plus par le désir de théoriser la fonction du père, Freud entame un travail à travers lequel il souhaite retrouver sur le plan phylogénétique ce qui s'organise au niveau de l'individu. Mais en lieu et place du père œdipien, de Laïos, il rencontre un père primitif et inquiétant : l'*Urvater*.

Il considère que la psychanalyse permet de repérer deux stades originaires de l'organisation humaine. La première est celle de l'*Urvater*, du père de la horde, qui reprend la théorie darwinienne : un père violent, jaloux, gardant pour lui toutes les

61. *Ibid.*, p. 281-282 et p. 284.

62. *Ibid.*, p. 300.

63. S. Freud et S. Ferenczi, « Lettre du 6 octobre 1910 », dans *Correspondance, 1908-1914*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, p. 232.

64. « Séance du 21 février 1912 », dans *Les premiers psychanalystes...*, t. IV, 1912-1918, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1976, p. 187.

65. *Urvater* = père originaire, père primitif.

66. S. Freud et C. G. Jung, « Lettre du 1^{er} septembre 1911 », dans *Correspondance, op. cit.*, p. 556.

67. « Séance du 11 décembre 1912 », dans *Les premiers psychanalystes...*, t. IV, *op. cit.*, p. 162.

68. S. Freud, « Totem et tabou » (1912), dans *Œuvres complètes*, t. X, *op. cit.*, p. 189-386.

69. « Séance du 11 décembre 1912 », dans *Les premiers psychanalystes...*, t. IV, *op. cit.*, p. 162.

70. *Ibid.*

femmes, chassant ses fils au fur et à mesure qu'ils grandissent ⁷¹. C'est le temps d'un père qui jouit sans limites. Mais cette théorie n'accorde aucune place à ce qui pourtant a organisé le lien social, à savoir le totémisme. Pour la compléter, Freud invente un mythe fondé sur le repas totémique. *Le clan des frères* constitue donc le second stade de l'organisation sociale humaine : un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis un terme à la horde paternelle ⁷². Par l'acte d'absorption, ils réalisaient leur identification avec le père, s'appropriaient chacun une partie de sa force.

Le premier développement de la religion est bien le totémisme. Il consiste en l'obéissance envers les commandements de la première phase. En effet, si le père fut d'abord vaincu, les frères unis devinrent à leur tour des pères ; alors revint le père de la horde mais cette fois-ci en tant que Dieu ⁷³. Les deux commandements capitaux du totémisme, prohibition de tuer le totem et prohibition d'épouser la femme appartenant au même totem, « coïncident par leur contenu avec les deux crimes d'Œdipe qui a tué son père et prit sa mère pour femme, et avec les deux souhaits originaires de l'enfant ⁷⁴ ». *Le système totémique est donc né des conditions du complexe d'Œdipe. Mais alors que Laïos est le père du désir, l'Urvater est le maître de la jouissance*. Ainsi, puisque les fils étaient animés de sentiments contradictoires à l'égard du père de la horde, ils se sont livrés à des expressions d'amour exagérées qui prirent la forme du repentir : « Le mort devenait maintenant plus fort que ne l'avait jamais été le vivant ⁷⁵. » Ce que le père vivant avait empêché autrefois par le fait même de son existence, les fils se le défendaient à présent. En même temps, ils désavouaient leur acte envers le père en interdisant la mise à mort du totem. « Ils créaient ainsi à partir de la conscience de culpabilité du fils les deux tabous fondamentaux du totémisme ⁷⁶. » Il s'établit alors un contrat entre les fils et le père mort : le père mort promet sa protection et les fils s'engagent à ne plus l'offenser, c'est-à-dire à ne plus renouveler sur lui l'acte qui avait coûté la vie à l'Urvater ⁷⁷. « La réconciliation avec le père est d'autant plus radicale qu'en même temps que ce sacrifice, s'accomplit le plein renoncement à la femme, à cause de qui on s'était soulevé contre le père ⁷⁸. » *La société repose désormais sur une faute commune, la religion sur le sentiment de culpabilité qui découle de l'ambivalence à l'égard du père et sur le repentir, enfin la morale sur le*

71. S. Freud, « Totem et tabou », art. cit., p. 360.

72. *Ibid.*

73. S. Freud et S. Ferenczi, « Lettre du 12 août 1912 », dans *Correspondance*, op. cit., p. 232.

74. S. Freud, « Totem et tabou », art. cit., p. 349.

75. *Ibid.*, p. 362.

76. *Ibid.*

77. *Ibid.*, p. 364.

78. *Ibid.*, p. 374.

*besoin d'expiation engendré par le sentiment de culpabilité*⁷⁹. Si le dieu de chacun est l'image de son père, le totem lui-même n'est qu'une représentation substitutive du père, et le dieu en serait la forme la plus développée. Cette création, née de l'amour pour le père, n'a pu devenir possible au cours des siècles que grâce aux changements survenus dans l'attitude à l'égard du père et de l'animal. La décomposition du totémisme résulterait de la domestication de l'animal⁸⁰. Avec la religion chrétienne, l'humanité franchit un pas : c'est avec le sacrifice d'un des fils, le Christ, qu'elle trouve l'expiation la plus efficace. En sacrifiant sa propre vie, le fils réalise ses désirs à l'égard du père. La religion du fils se substitue à la religion du père, et, pour marquer cette substitution, les fils instituent un nouveau repas totémique appelé la communion, où les fils réunis partagent non pas la chair du père mais celle du fils et boivent son sang, afin de s'identifier à lui et cette fois se sanctifier⁸¹.

C'est donc l'homosexualité en tant que ciment de la société des hommes que Freud impose dans sa théorie du lien social, en instaurant la figure d'un père originaire qui apparaît à ses fils comme étant *celui* qui jouit sans limites, un *Urvater*.

(Rédigé par Catherine Bruno.)

79. *Ibid.*, p. 365.

80. *Ibid.*, p. 367.

81. *Ibid.*, p. 374-375.